

La poésie, en petits carrés mangée aux mythes

– ou les fictions de la modernité –

GRÉGORY HALEUX

Ce qui l'anime [le pamphlétaire] est une puissante évidence subjective. Son but est bien de faire partager cette évidence à son lecteur. L'évidence, toutefois, est de l'ordre du tout ou rien : on est « dedans » ou « dehors ». [...]

Si le but du pamphlétaire est de faire accéder à l'évidence, il ne peut cependant se passer de moyens rationnels pour en rapprocher, mais il n'ignore pas qu'il lui faudra aussi mettre en œuvre d'autres moyens plus obscurs, plus insidieux peut-être, pour obtenir la conversion affective et intellectuelle de l'auditoire auquel il s'adresse.

Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire – Typologie des discours modernes*, Payot, 2005, pp.148-149

Le premier contresens de Prigent est de créer à partir des deux articles de Roubaud et Smirou l'entité « Smiroubaud » ayant une pensée unique. Aberration : les deux articles sont très différents. « On s'effraie un peu de la caricature », dit Prigent. Oui, en premier lieu de la sienne.

Ensuite, Prigent fustige la « pauvreté théorique » des propos de Smirou et Roubaud. Rappelons la définition de Roubaud concluant son article :

« que la poésie a lieu dans une langue, se fait avec des mots ; sans mots pas de poésie ; qu'un poème doit être un objet artistique de langue à quatre dimensions, c'est-à-dire être composé à la fois pour une page, pour une voix, pour une oreille, et pour une vision intérieure. La poésie doit se lire et dire. »

Comme le dit Claude Vercey¹, on tend là au « plus petit commun multiple ». Et surtout, on a une théorie dont la richesse supporterait très bien la discussion.

Quant au contexte, il n'est pas ignoré : simplement, il n'est pas seulement celui de 50 ou 100 ans d'expérimentations diverses, mais celui de plusieurs siècles d'écriture, de lecture, de théorie aussi.

Prigent est à côté de la plaque quand il prend pour « facilités polémiques qui cherchent à faire rire à bon compte » ce qui n'est qu'exemples judicieusement choisis par Roubaud de performances « n'incluant pas un seul mot » et pourtant présentées comme poésie. Ce passage de Roubaud illustre plus qu'il ne veut polémiquer. La réaction de Prigent est alors sidérante de méprise et de violence : « C'est le ton un peu beauf et l'argumentaire déma-

¹ Sur le site de la revue Décharge, I.D. n° 231 : « Le plus petit commun multiple », 14 janvier 2010. <http://www.dechargelarevue.com/id/index.php?art=270>

gogique de tous les polémistes réactionnaires ». Et effarant de le voir céder aux facilités de la moquerie (des poèmes de Roubaud, de certaines manières de dire la poésie,...) avec renvoi à la ringardise des Muses...

Prigent entend du dénigrement, or Roubaud dit : « Toutes ces productions sont honorables, parfois impressionnantes, rarement (ce qui n'a rien de surprenant), d'une très grande qualité artistique, mais pourquoi les baptiser « poésie » ? », or Smirou dit : « Personnellement, je ne serais pas gêné si ce détournement n'écrasait pas la « vp » [« vraie poésie »] elle-même ».

Le quiproquo a de quoi interroger. Particulièrement sur l'intouchabilité de la performance « poétique ».

Est-ce justement parce qu'elle est institutionnalisée ?

Car ces deux articles sont d'abord un constat de la situation de la poésie aujourd'hui en France : d'un côté, on se fiche de la poésie, car démodée, dépassée, invendable, on l'ignore dans les journaux, dans les librairies, dans les manifestations culturelles institutionnelles, ... ; de l'autre, on offre une place importante, sous l'appellation de poésie, à des créations artistiques qui ont peu à voir (faire, dire) avec la poésie, ou qui ne sont pas que poésie, et qui très souvent sont moins poésie qu'autre chose (musique, happening, danse...). N'est pas récusée, comme le croit Prigent, ce qu'on a pu appeler « poésie sonore », sous-branche poétique récente. Mais le fait que celle-ci et le reste de la production spectaculaire dite « poésie », dont

« vroum-vroum », représentent seuls la poésie dans le champ culturel a de quoi gêner quand on sait que la poésie n'est pas que cela, n'est-ce pas ?

Prigent travestit encore quand il résume ainsi l'approche de la performance poétique par Smirou et Roubaud : « Je ne comprends pas (ces performances soi-disant poétiques), dit Smiroubaud, donc elles sont idiotes. Je ne les connais pas (j'ignore leur histoire, leurs variantes, leurs objectifs, leurs soubassements théoriques), donc elles n'existent pas. »

Où a-t-il lu cela ? Ils ne comprennent pas que ces performances soient dites poétiques au point d'incarner, seules, la poésie. Si elles sont évoquées, c'est surtout parce qu'elles sont un signe étrange, à interroger, dans un paysage où la poésie, sous ses autres formes plus historiques, écrites, est absente.

« Je ne les connais pas [...], donc elles n'existent pas » : le renversement qu'opère là Prigent est singulièrement pervers. Car n'est-il pas évident que le développement de la poésie sonore s'est fait et se fait encore et de plus en plus sur une ignorance de l'écrit ? « La poésie écrite n'a plus lieu d'être » : c'est Bernard Heidsieck qui le dit.

Opinion personnelle : il y a des chances que la poésie sonore de demain soit de plus en plus faite par des absolus non-lecteurs. Nous n'en sommes pas loin.

Quant à l'histoire et aux théories de ces formes, que Prigent croit inconnues de Roubaud et Smirou, avouons

que si elles peuvent être passionnantes, elles s'accompagnent aussi de toute la bêtise dont savent faire preuve les avant-gardes : théories fumeuses, exaltations naïves, ignorance, rejets débiles, guerres internes et externes bouffies d'orgueil, etc., à côté desquels ce que Prigent perçoit d'indigne dans les articles de Roubaud et Smirou n'est qu'une minuscule goutte (fictive, insistons).

Selon Prigent, crispés, Roubaud et Smirou veulent « assainir le territoire poétique et désinfecter ses frontières ». Plutôt que de l'assainir, il s'agit de lui donner sens. Il est curieux de considérer que c'est justement la volonté d'assainir qui fit, il y a presque soixante ans – tout autour du lit de la poésie considérée endormie et mourante, dans son « drap-de-pages » et ses oripeaux de chagrin –, éclore les réanimatrices poésie sonore, poésie phonétique, poésie action, poésie directe, poésie vroum-vroum, poésie vivante, poésie debout... Et que cette volonté provenait essentiellement d'une vision bien subjective, limitée, méprisante, de la poésie d'alors.

Il suffit de parcourir les *Notes convergentes – Interventions 1961-1995* (Al Dante, 2001) de Bernard Heidsieck pour s'en rendre compte :

– « La poésie doit se hisser hors de la page. Se déraciner de ce terrain mort. »

– « Le poème, d'une part, passif jusqu'à présent, roupillait dans la page, c'est sûr, par ailleurs l'inflation des mots en avait limé jusqu'à l'écoeurement, leur sens, leur pouvoir explosif ou d'éveil. »

– « Le papier – OH ! –, la page – AH ! –, le livre – MIAM –, l'imprimé, l'IM-PRI-MÉ – OH LA LA LA LA... ! – mais oui, mais oui : la poésie en a fait ses délices. Et qu'on se le dise ! Qu'on le reconnaisse ! (ses prouesses aussi... il est vrai !). Ah ! Comme elle se l'est... parfait, figolé... son miroir, son dodo. Pour s'y mirer, y rêver, s'y nombriliser. OHHHH ! Ce nectar blanc – la page – où plonger, s'étendre, se délasser et faire la planche. OHHH ! Qui ne rêverait de cet édredon, plein de replis et de caches ! »

– « Aussi, la ramassant, exsangue, dans ce climat, la peau sur les os, chétive et transparente, à l'agonie, était-il temps, grand temps, de lui faire un peu de bouche à bouche. De tenter de lui refourguer, la pauvre, un peu d'oxygène. Pour que se survive sa flamme, malgré tout. »

– « L'imprimerie, en couchant le poème dans la page, quelqu'aient pu y être ses cabrioles, mouvements d'humeur, et manifestations de révolte, l'y avait rendu « passif » dans une position – vis-à-vis du lecteur recherché ou fui – d'attente. Jusqu'à l'y faire roupiller, parfois. Sans risque majeur. Sinon ceux, patents, par-delà soubresauts et fulgurances, soit de l'y dissoudre dans l'inflation jusqu'à y limer, gommer le sens et le son mêmes des mots, jusqu'à la nausée, soit de l'y enchaîner, à l'abri des regards, solitaire, dans un climat plombé de laboratoire. »

– « La poésie fait peau neuve. Se désasphyxie. Se dévêt de ses moules surranés. A temps. Enfin. »

– « Le poème s'assoupissait dans la page. S'y enfonçait et s'y masturbait chaque jour davantage. Satisfait et ronronnant. Dans une indifférence ambiante quasi généralisée. »

– « Il fallait donc exhumer le poème de ce bourbier, le rendre actif, le secouer, le réveiller et le catapulter hors du lit. »

– « Pour une poésie, non plus juchée sur l'étagère, à distance, intouchable et somnolente, vouée à n'être que l'objet d'un culte iconique et nécrophage, et devant laquelle il reste de bon ton de s'incliner cérémonieusement - lorsque l'on vient à se souvenir d'elle... et de sa présence fantomatique par habitude ou sur ordre. »

– « A se boursoufler, en effet, jusqu'à l'inflation, d'images et de métaphores, ou à s'enfoncer au plus profond de la page jusqu'à la laisser vierge - et les extrêmes se rejoignent - à se bucoliser poétiquement, outrageusement, ou à se nombriliser, elle faillit bien sombrer, disparaître. »

Au final, cet activisme hygiénique aurait non seulement sorti la poésie de son grabat mais aussi lui aurait redonné un public, voire des lecteurs : « Et tel, qui jamais n'entrerait, pour la connaître et la lire, dans une librairie, se précipite maintenant, pour l'entendre et la voir, là où elle se donne, un peu partout et de plus en plus, à entendre et à voir. Et la redécouvrant alors, présente, en train de se vivre, face à lui, sans doute retrouvera-t-il, par ce biais, par ce passage obligé, le chemin même du livre et de sa lecture. Celui-ci et celle-là, métamorphosés, tant sur le papier que dans sa tête. »

Tant de cuistrerie effare.

Affirmons que si les qualificatifs « vraie » et « fausse », appliqués à la poésie par Smirou et qui énervent tant Prigent et Bobillot, ne sont pas employés par Heidsieck, l'idée y est : on ne peut douter que, pour lui, la « vraie poésie », c'est la poésie vivante, c'est-à-dire hors de la page, tandis que la poésie à l'agonie, c'est-à-dire qui se complait dans la page...

On dira que c'est Bernard Heidsieck qui parle et qu'on ne saurait mettre ses paroles à l'enseigne de toutes ces démarches scéniques des années 50-60. Mais on trouverait facilement un discours similaire chez d'autres. Les avant-

gardes sont empreintes de ces rejets ineptes, il le faut pour occuper le terrain. Jean-Pierre Bobillot, en connaisseur de cette histoire, et de Bernard Heidsieck, aurait pu dire cela dans sa réponse publiée sur Sitaudis², d'autant plus qu'il semble faire sien ce point de vue radical, considérant la page comme un « linceul protecteur, cet écrin de silence fasciné, cet écran de narcissisme mystifié, cet autel aux icônes d'un culte poussiéreux, ce repli à l'écart du monde, de sa rumeur, de ses fureurs » (Jean-Pierre Bobillot, *Bernard Heidsieck poésie action*, Jean-Michel Place, 1996, p.79).

Je précise – au cas où l'on serait tenté par des raccourcis caricaturaux et même si apparemment cela ne sert à rien de prévenir – que, soulignant cela, je ne dédaigne pas ce qu'ont pu produire d'artistique, et même, oui, de poétique, ces performers et qu'au contraire, j'admire un certain nombre des enregistrements qui en ont été faits.

Les articles de Roubaud et Smirou nous donnent l'occasion de remarquer que les avant-gardes ne sont pas à l'abri de sombrer dans l'institutionnel et l'hégémonie.

Il est intéressant, à ce propos, de relire le constat que faisait Jean-Jacques Lebel de la situation de la poésie-action il y a seulement vingt-cinq ans, se plaignant des

2Jean-Pierre Bobillot, « Les humeurs de M. Roubaud (et autres vrais poètes) », article paru le 2 février 2010 sur le site internet Sitaudis. <http://www.sitaudis.fr/Excitations/les-humeurs-de-m-roubaud-et-autres-vrais-poetes.php>

« dispositifs de contrôle et [d]es blocages administratifs inhérents à l'industrie culturelle », de la « tendance à condamner l'innovation, et à pénaliser la différence, en tant que telles. Situation sans issue : d'un côté la dictature hégémonique du même – reproduction des modèles et des langages dominants, à l'infini – et de l'autre, les contre-cultures marginalisées sinon clandestines, hors-normes, mais aussi hors-circuit. » (in Françoise Janicot, *Poésie en action*, édition LOQUES/NèPE, 1984, pp.9-10).

Intéressant aussi de relire les réflexions de Christian Prigent lui-même, il y a presque vingt ans, sur la « crise de la poésie », qu'il liait à un « oubli du moderne », au « néo-classicisme ambiant » : la poésie, « groggy », se remettait alors « à peine du trauma de la liquidation des avant-gardes », se trouvait « dans un espace troué par le discrédit qui frappe l' « expérimentation » », « surplombé par le modèle de fatuité oraculaire aujourd'hui définitivement ridicule que représente le nom de René Char »... (Christian Prigent, *Ceux qui merdRent*, P.O.L, 1991, chapitre « Question-de-la-poésie », pp.205-223).³

³Dans cet essai, Prigent consacre une partie à démonter l'œuvre de René Char dans le but de « comprendre pourquoi Char est aujourd'hui cette figure fétichisée capable d'incarner l'idée même que notre temps de vide idéologique et de trop-plein « humaniste », dans ses errances et ses interrogations, tend à se faire du « poétique ».», témoignant au passage de sa « propre perplexité devant cette œuvre, ce qu'elle a pour moi d'étranger » (*ibid.*, pp.75-76). L'interrogation que porte aujourd'hui Roubaud sur « vroum-vroum » n'est pas très différente de celle que Prigent portait sur cet « emblème du poétique » qu'était, selon

En 2010, cette modernité-là est sur le devant de la scène – relayée, exposée, offerte, observée, achetée par l’industrie culturelle – tandis que la poésie écrite, non spectaculaire, est quasi-ignorée. Les rôles étant inversés, le discours d’obstination et d’exigence a changé de camp : comment ne pas le comprendre et pourquoi vouloir le caricaturer en ce qu’il n’est manifestement pas ?⁴

lui, devenu Char, à l’œuvre duquel il donne aussi un petit nom charmant : « poésie lave plus blanc ».

4Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, notamment sur :

– les objectifs bien prosaïques que présuppose Prigent aux articles de Smirou et Roubaud (« tactique pour défendre son propre bifteque poétique ») ;

– les invectives de Prigent et Bobillot taxant Smirou et Roubaud de « réactionnaires », réduisant leurs discours à de la xénophobie et insistant à les rapprocher de l’actualité politique du débat sur l’identité nationale (Prigent : « la pureté du génome poétique », « étrangeté », « créolisation », « affrontement du lieu identitaire à des effets d’altérité », « assainir le territoire poétique et désinfecter ses frontières », « barbelés autour, et miradors », « les barbares », ... ; Bobillot : « complot contre l’*identité nationale* », « ces monstres subitement apparus, bien sûr venus d’ailleurs », ...) ;

– la démonstration sophistiquée, de forme sorite, de Prigent : dans la poésie il y a question sur la voix DONC question sur le corps DONC question sur les façons qu’a ce corps de s’incarner dans une langue DONC question sur le traitement artistique de cette incarnation DONC implication du fait « poésie » dans les manifestations spectaculaires... qui effectuent la poésie « sur place » ;

– ces phrases guerrières de Prigent : « si le temple de la poésie est celui que décrit Smiroubaud, il n’est pas le mien.

Je ne verrais même que peu d'inconvénients à ce que le mette à bas la horde des infidèles de la "fausse poésie". »

Est-ce parce qu'il se grise de l'injonction à être « absolument moderne » qu'il s'hallucine au point de voir un temple en place d'une usine pour laquelle lui-même travaille (hors cette diatribe) ?

– la part de responsabilité qui incombe à Prigent dans cette poésie-spectacle apoétique, si l'on considère que pour beaucoup de ceux qui la font aujourd'hui il fut, il est, un maître à penser et à *dépenser*, et si l'on relit, dans *Ceux qui merdRent*, ce qu'il dit de cette « crise de la poésie » : pour lui, elle est inhérente à « l'expérience poétique », poésie est, doit être, crise de la poésie, il faut creuser cette crise, « comme si la poésie n'était que ce creux », « comme si elle était l'informe forme de la crise dans la littérature », « elle doit s'arc-bouter, pour se redéfinir, sur des formes qui ne sont pas *a priori* « poétiques » », elle doit « se méfier de la poésie, se détourner d'elle pour la retrouver », il faut la « désaffubler », la simplifier, la nier. A l'excès, nous avons « vroum-vroum ».

...